

TEMPERATURE

Du 21 décembre 1899.

Table with 3 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.), Fahrenheit, Centigrade.

Bureau météorologique.

Washington, 21 décembre—Indications pour la Louisiane—Averses probables vendredi et samedi; vents du nord.

LA CONVENTION

DE BATAIN ROUGE.

LE TICKET.

Nomination de MM. Heard et Estopinal,

Gouverneur et lieutenant-gouverneur.

Nos lecteurs se rappellent les luttes violentes et atristées qui ont précédé nos récentes élections municipales. Elles ont mis, un instant, en danger l'avenir de la Démocratie en Louisiane; mais la droiture et le bon sens l'ont enfin emporté sur les mesquines intrigues qui avaient, un instant, égaré une partie de notre population. La majorité a eu raison d'une minorité turbulente et tapageuse.

Après le prononcé du verdict populaire, tout est rentré dans l'ordre. Mais ce qui venait de se passer a servi de leçon à la masse des populations; elles ont juré de ne jamais plus céder à des entraînements dangereux comme celui dont elles avaient été victimes et qui ont failli disloquer et ruiner le parti démocrate.

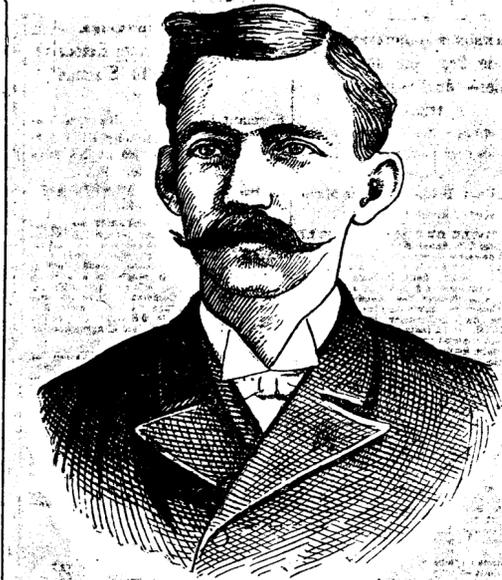
C'est ce qui explique la parfaite harmonie qui n'a cessé de régner dans la convention de Baton Rouge, durant les deux journées qui viennent de s'écouler.

Là aussi, il y avait matière à bien des divisions. Ce n'étaient pas les concurrences qui manquaient; il y en avait de redoutables, dont la tenacité pouvait sembler très légitime, puisque chacun des candidats avait rendu de précieux services. Toutes les candidatures se sont humblement effacées devant la volonté simplement exprimée de la majorité.

Vingt quatre heures ont suffi à des centaines de délégués, qui n'avaient pas de mandat impératif, pour former tout un ticket d'Etat, dont tous les éléments sont irréprochables.

A une forte majorité d'abord, à l'unanimité ensuite, la convention a choisi comme gouverneur M. Heard, l'auditeur actuel d'Etat, qui occupe ce poste important depuis huit ans. Il y a fait preuve de rares capacités, il connaît à fond les affaires financières de la Louisiane.

Né et élevé dans une ferme, il sera vigoureusement soutenu par toutes les populations des campagnes. Impossible de rêver



HON. W. W. HEARD.

un meilleur démocrate. Sous ce rapport aussi, il a fait ses preuves et, sous son administration, la démocratie ne fera que grandir et se consolider. Jeune encore, il est doué d'une grande vigueur physique et d'une rare énergie morale.

C'est pour la Louisiane, en ce moment, un très heureux choix.

L'élection du gouverneur étant arrêtée, la Convention s'est occupée de nommer le lieutenant-gouverneur. Dès les commencements, le nom de l'Hon. M. Estopinal, de la paroisse St Bernard, avait été prononcé; mais plusieurs membres éminents de la Convention avaient posé leur candidature pour cette place. Après une première épreuve, toutes se sont retirées et M. A. Estopinal a été élu par acclamation.

Ce second choix est certainement aussi heureux que le premier. M. Estopinal appartient à la base Louisiane. C'est un Créole d'origine française. Nul plus que lui n'a été mêlé à notre histoire, depuis bien des années; nul n'a rendu plus de services à notre Etat, toujours sur la brèche, quand il s'agissait de défendre la démocratie. C'est un des chefs les plus influents, un des esprits les plus éminents du parti auquel nous appartenons.

Le choix de MM. Heard et Estopinal, comme gouverneur et lieutenant-gouverneur, assure à la Louisiane, pour quatre ans, une administration habile, honnête et économique, ainsi que le triomphe de la démocratie. C'est le contre-coup et la continuation du mouvement qui nous a procuré l'excellente administration qui entrera bientôt en fonctions.

Nous n'avons, à cet égard, qu'à féliciter l'Etat et sa noble métropole, la Nouvelle-Orléans. Le reste du ticket est aussi digne d'éloges que les deux remarquables personnalités que nous venons de nommer, comme on peut le voir, dans le compte-rendu que nous en donnons autre part.

Les Canons à longue portée

La guerre sud-africaine montre en ce moment que la meilleure artillerie est non pas celle qui tire le plus vite, mais celle qui tire le plus loin. La portée des canons est donc une ques-

tion capitale dans les guerres de demain.

Quelle est en ce moment la portée maxima du tir de l'artillerie chez les peuples civilisés?

En 1888, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria, les artilleurs anglais tirèrent à Shoeburyness, un coup de canon célèbre sous le nom de "Jubilee Round" c'est à dire trajectoire du Jubilé, qui atteignit une portée de 19,955 mètres. Les Allemands imitèrent les Anglais et obtinrent, dans les mêmes conditions, 19,988 mètres.

L'artillerie française n'est pas en retard sur ses voisines. Elle possède actuellement un canon de 34 centimètres qui, tirant avec une vitesse initiale de 900 mètres par seconde, peut envoyer son projectile à une distance de 22 kilomètres.

Un canon plus allongé qui n'est pas encore en service, pourra envoyer, paraît-il, son obus à 24,000 mètres, avec une vitesse de 1,200 mètres. Lorsque cette même vitesse aura été réalisée avec le calibre de 34, la portée atteindra 30 kilomètres, la distance de Douvres à Calais.

LES ISRAELITES EN CHINE.

Au temps où Titus, fils de Vespasien, détruisit Jérusalem, la Chine était gouvernée par l'empereur Ming-Ti, de la glorieuse dynastie des Han. Il semble que quelques familles juives émigrèrent dans les Etats de ce monarque. Au septième siècle, les communautés juives, nous apprend la Gazette de Lausanne, furent assez importantes pour être régies par un fonctionnaire spécial. Au dixième siècle, nous voyons que le centre de ces communautés était la ville de Kai-Fung, sur l'Hoang-Ho. Le nombre des Israélites était accru par une immigration qui venait de l'Ouest, avec les caravanes de coton. On voit ainsi, en une fois, soixante-dix familles s'établir à Kai-Fung. Au quatorzième siècle, les juifs avaient même pris dans l'empire une certaine influence politique. En 1423, l'un d'eux reçut un haut commandement militaire. La synagogue, plusieurs fois détruite, par l'eau ou par le feu, fut brillamment re-

construite. L'empereur lui fit don d'une table votive devant laquelle, à certains jours, un haut fonctionnaire brûle de l'encens. Ce fut le plus beau moment de la communauté juive de Kai-Fung. Au début du dix-septième siècle, elle était déjà en décadence. Une nouvelle inondation du fleuve et la conquête mandchoue la dispersèrent. Elle se rétablit tant bien que mal. Dans le cours du dix-huitième siècle, la synagogue fut visitée par plusieurs Européens qui l'ont décrite. Elle mesurait 100 mètres sur 50, et comprenait quatre bâtiments séparés par des cours. Au fond de la dernière cour, se trouvait la synagogue proprement dite, longue de 20 mètres et entourée de deux rangs de colonnes. Au milieu de cette salle se dressait le trône de Moïse, haute chaise sculptée surmontée d'un dais. Là aussi, se voyait la pierre votive offerte par l'empereur, et une table où six chandeliers entouraient un brûle-parfums. Les tables de la Loi, gravées en or, étaient suspendues aux murs. Les juifs de Kai-Fung observaient le Sabbat, la fête de Pâques, celle des Tabernacles et quelques autres; ils pratiquaient la circoncision; ils ne se mariaient qu'entre eux. En 1613, le P. Aleri les trouva en possession d'un texte de cinq livres de Moïse, absolument conforme à celui de la Bible hébraïque de Plantin. — En 1850, la communauté était dans un état misérable. Elle n'avait plus de rabbin depuis un demi-siècle; personne n'y savait plus l'hébreu. La révolte des Taïpings acheva de la disperser. Un Israélite viennois, M. Liebermann et, vers la même époque, le docteur Martin, visitant Kai-Fung, ne trouvèrent plus de la synagogue qu'une table de pierre érigée en 1162. Les membres de la communauté, réduits à trois ou quatre cents, vendaient de vieux habits, de la pâtisserie et des fruits. Il y en avait qui étaient changeurs, d'autres tailleurs ou cordonniers. Ils ne se réunissaient plus pour célébrer le culte. Ils portaient le costume chinois et la queue. Plusieurs avaient épousé des Chinoises. Ils gardaient seulement le souvenir de quelques fêtes que la génération précédente célébrait. Mais on les reconnaissait aisément à leur type.

Le Dernier des (Bourbons) Naandorff.

Louis-Charles de Bourbon vient de mourir, à Teteringen, à l'âge de soixante-huit ans. C'était un des enfants du fameux Naandorff qui prétendait être Louis XVII, évadé de la prison du Temple.

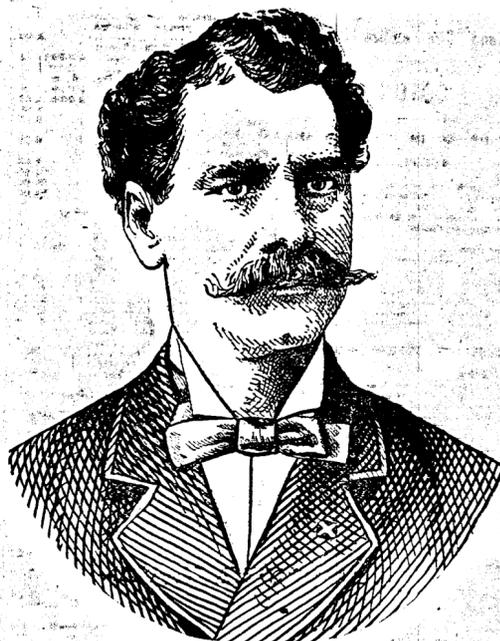
A son lit de mort, le défunt a reçu la bénédiction du Pape, qui lui a été transmise par le curé de Teteringen.

Les obsèques ont été très simples. Deux couronnes ont été déposées sur le cercueil, l'une par M. W. Beelaerts van Blockland, l'autre par le comte Foulon de Vaux, un nom des amis de France. La bannière des rois de France avec les fleurs de lis recouvrait une partie du cercueil.

Au cimetière, un discours a été prononcé par le comte Foulon de Vaux, qui a déclaré que les Bourbons de Hollande étaient les vrais descendants des rois de France.

M. Louis-Charles de Bourbon ne laisse pas d'enfant.

Quand vous demandez des Trading Stamps, insistez pour avoir les violettes. Des prix sont donnés à partir de \$10 pour les Purple Stamps.



HON. A. ESTOPINAL.

L'ADELPHIE, UNE SOCIÉTÉ PARISIENNE QUI ÉTABLIE PARMI NOUS, Y POURRAIT RENDRE BIEN DES SERVICES.

Sous ce titre, — un peu bien savant peut-être dans son étymologie, — s'est fondée à Paris une société féminine d'aide mutuelle de dames. Mais qu'importe la dénomination, si l'œuvre est utile? Et personne ne doute de son utilité qui en connaît le but, défini en ces termes par les statuts: Centraliser les efforts épars dans l'intérêt des femmes et développer chez elles l'esprit de solidarité.

Aider les personnes qui feront partie de la société à trouver du travail et à se créer des ressources; Leur procurer les renseignements et leur donner les conseils pratiques qui pourraient leur être profitables; Venir à leur secours dans toutes les circonstances difficiles que présente la vie.

La société a pour membres les personnes qui se trouvent dans la nécessité de se créer des ressources personnelles et que leur situation place en dehors des régions où vit l'ouvrière proprement dite, dans le voisinage des classes aisées, dont plus d'une est sortie. Elle recrute des adhérentes parmi les femmes qui s'occupent d'art, de lettres, de musique; parmi les institutrices, dames de compagnie, professeurs, sténographes. Parmi celles enfin qui s'adonnent aux travaux de couture, notamment de fantaisie et de luxe. Ces diverses catégories sont réparties par sections, dont chacune est dirigée par l'une des dames patronnesses de l'œuvre. Des réunions amicales périodiques ont lieu dans le local de la société (223, rue du faubourg-Saint-Honoré, square du Roule), pour chaque section séparément.

Une exposition permanente est destinée à favoriser le placement des travaux faits par les sociétaires et l'on y reçoit les commandes de toute espèce qui concernent ces travaux.

En outre de cette exposition permanente, ont lieu durant l'année deux expositions publiques exceptionnelles.

Caricatures anglaises et françaises sur la Reine Victoria.

On parle beaucoup, en Angleterre, de quelques caricatures visant la reine Victoria et publiées par des journaux français. Il est bon de faire remarquer que nous n'avons pas inventé le procédé qui consiste à identifier l'Angleterre avec la reine Victoria et à représenter le Royaume-Uni sous les traits de cette dernière. C'est à Londres même, dans les journaux satiriques anglais, inspirés, dit-on, par M. Chamberlain, à une époque où celui-ci avait besoin de forcer la main à la famille royale d'Angleterre, que la reine Victoria fut pour la première fois caricaturée. Ce procédé se répandit ensuite en Europe; à Vienne, à Berlin, à Rome, les illustrés représentèrent l'Angleterre sous les traits de la Reine.

Notons qu'en ce moment même les principaux journaux satiriques de l'étranger attaquent, par leur dessin, la reine d'Angleterre comme elle ne l'a jamais été en France.

Signalons notamment une caricature des Hamoristische-Blätter, où l'on voit la Reine Victoria dévorant un gâteau, qui a la forme de l'Afrique, et s'écriant, les larmes aux yeux: Mon cœur saigne!...

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE. Au Tulane, la semaine a été jusqu'ici bonne: Belles salles et grands succès artistiques. Inutile désormais d'insister sur ce sujet. Miss Thurston, M. Hard et Frank Baker se sont assez fait connaître pour qu'on aille de confiance les entendre et les applaudir. Les bravos à leur adresse ne cesseront que quand ils auront quitté la ville.

des de toute espèce qui concernent ces travaux.

Caricatures anglaises et françaises sur la Reine Victoria.

On parle beaucoup, en Angleterre, de quelques caricatures visant la reine Victoria et publiées par des journaux français. Il est bon de faire remarquer que nous n'avons pas inventé le procédé qui consiste à identifier l'Angleterre avec la reine Victoria et à représenter le Royaume-Uni sous les traits de cette dernière.

C'est à Londres même, dans les journaux satiriques anglais, inspirés, dit-on, par M. Chamberlain, à une époque où celui-ci avait besoin de forcer la main à la famille royale d'Angleterre, que la reine Victoria fut pour la première fois caricaturée.

Notons qu'en ce moment même les principaux journaux satiriques de l'étranger attaquent, par leur dessin, la reine d'Angleterre comme elle ne l'a jamais été en France.

Signalons notamment une caricature des Hamoristische-Blätter, où l'on voit la Reine Victoria dévorant un gâteau, qui a la forme de l'Afrique, et s'écriant, les larmes aux yeux: Mon cœur saigne!...

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE. Au Tulane, la semaine a été jusqu'ici bonne: Belles salles et grands succès artistiques.

Une exposition permanente est destinée à favoriser le placement des travaux faits par les sociétaires et l'on y reçoit les commandes de toute espèce qui concernent ces travaux.

En outre de cette exposition permanente, ont lieu durant l'année deux expositions publiques exceptionnelles.

Caricatures anglaises et françaises sur la Reine Victoria.

On parle beaucoup, en Angleterre, de quelques caricatures visant la reine Victoria et publiées par des journaux français.

Signalons notamment une caricature des Hamoristische-Blätter, où l'on voit la Reine Victoria dévorant un gâteau, qui a la forme de l'Afrique, et s'écriant, les larmes aux yeux: Mon cœur saigne!...

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE. Au Tulane, la semaine a été jusqu'ici bonne: Belles salles et grands succès artistiques.

Une exposition permanente est destinée à favoriser le placement des travaux faits par les sociétaires et l'on y reçoit les commandes de toute espèce qui concernent ces travaux.

Dimanche, première apparition de Miss Blanche Welch avec Melbourne McDowell, deux artistes d'élite qui attireront la foule. Ils doivent ne nous donner que des chefs-d'œuvre, tels que La Tosca, Cléopâtre et Fedora. La pièce de début est La Tosca.

THEATRE DE L'OPERA.

C'est avec grand plaisir que nous constatons le succès de Mme Madier de Montjan, dans La Traviata. Rarement, nous avons vu les qualités du rôle réunies à un si haut degré, chez une artiste: esprit, grâce, enjouement, et, avec cela, beaucoup d'âme. Mme Madier de Montjan est une enfant du pays et elle lui fait honneur.

M. Bonnard est un excellent Rodolphe, au point de vue du jeu et du chant. M. Rossel s'est fait aussi chaleureusement applaudir. Quel heureux organe!

Demain soir, première d'Aida, avec tout le personnel du grand répertoire—à cette occasion, grand ballet.

Dimanche, en matinée, "Manon". Le soir, "Mam'zelle Nitouche", opérette à laquelle nous prédisons grand succès.

Lundi, à l'occasion de la fête de Noël, grande matinée—"La Poupée" avec le grand ballet que chacun sait. Au cours de la représentation, tirage de la loterie du grand polichinelle et de la poupée, puis distribution de jouets aux enfants.

Le spectacle de la salle sera aussi intéressant que celui de la scène.

CRESCENT THEATRE.

Les très populaires minstrels de George vont bientôt finir leur engagement qui a été aussi fructueux pour eux que pour la direction.

Après demain soir, une nouvelle troupe va prendre leur place et nous donner une pièce que nous ne connaissons pas, mais qui vient d'obtenir un succès énorme à New York: "The Hotel Topsy Turvy". C'est une pièce française, qui est restée près de deux ans sur l'affiche. C'est une sorte d'opéra comique dont la musique a été écrite par un compositeur de renom, Victor Roger. On dit le plus grand bien des chanteurs qui sont chantés par 40 choristes de choix.

"The Hotel Topsy Turvy" aura un grand succès.

GRAND OPERA HOUSE.

Etonnante la facilité, l'aisance avec lesquelles la troupe Baldwin-Melville passe d'une pièce à une autre et d'un genre à un autre complètement opposé. Ces différentes transformations, opérées avec un succès que personne ne conteste, font beaucoup d'honneur à cette compagnie et, spécialement, à MM. Farnum, H. Mordant, B. Lowe, T. H. Keogh, ainsi qu'à mesdames Eather Lyon, V. Johnson, A. McGregor et Blanche Seymour.

Au milieu de leur triomphe dans les "Deux Orphelines", ces excellents artistes se préparent à enlever la pièce intitulée: "The Lights of London"—des scènes essentiellement anglaises à la suite de scènes essentiellement françaises. Tous les amateurs voudront applaudir ces braves comédiens dans la nouvelle pièce qu'ils vont nous donner, après-demain, en matinée.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Chez le juge de paix: —Ouï ou non, avez-vous injurié le plaignant? —Je l'ai traité de "fourneau", c'est vrai; mais c'était dans le feu de la discussion!

Entendu devant les Variétés ce dialogue entre un monsieur sortant de «la Belle Héloïse» et un cocher de fiacre: —Avenue du Maine. —Hélas!

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

V

LUCIEN DE FONTENAY.

(Suite.)

—Merci, murmura la marquise d'un regard plein de tendresse. —Autre chose, poursuivit-elle; moi pauvre Lucien, je vais beau-

coup vous mettre à contribution aujourd'hui.

—Faites, grand'mère... —Il faut que vous me donniez votre après-midi, car j'ai une foule de choses à régler avant ce départ, un peu précipité, j'en conviens.

—Alors, faites la... dit la marquise en réunissant les jeunes gens d'un geste très doux et très souverain.

—Bien!... approuva la grand'mère. Et maintenant ne vous querellez plus...

—Oh! grand'mère... —Hé! oui, c'est une idée à laquelle vous devez vous habituer. Allons, c'est dit. La voiture est commandée et nous allons nous mettre en route. Camille reste ici pour pousser aux préparatifs.

—Je m'en charge. —On croit sans peine à votre zèle, mademoiselle. Mais voyez donc, Lucien, comme elle est alerte et décidée, cette petite! Et quel minois tout rose et joli!

—Le minois tout rose et joli s'inclina vers la marquise avec confusion charmante et se fit embrasser sur les deux joues.

—Avez-vous fait la paix, au moins, tous les deux? demanda Mme de Fontenay dont le visage habituellement rigide s'animait et se faisait presque souriant, quasi-miracle qui impression-

nait singulièrement son petit-fils Lucien...

—Mais non!... répondit la jeune fille, d'un petit ton qui voulait dire: "Je ne demande pas mieux!... J'en gémis d'envie!..."

—Alors, faites la... dit la marquise en réunissant les jeunes gens d'un geste très doux et très souverain.

—Bien!... approuva la grand'mère. Et maintenant ne vous querellez plus...

—Oh! grand'mère... —Hé! oui, c'est une idée à laquelle vous devez vous habituer. Allons, c'est dit. La voiture est commandée et nous allons nous mettre en route. Camille reste ici pour pousser aux préparatifs.

—Je m'en charge. —On croit sans peine à votre zèle, mademoiselle. Mais voyez donc, Lucien, comme elle est alerte et décidée, cette petite! Et quel minois tout rose et joli!

—Le minois tout rose et joli s'inclina vers la marquise avec confusion charmante et se fit embrasser sur les deux joues.

—Avez-vous fait la paix, au moins, tous les deux? demanda Mme de Fontenay dont le visage habituellement rigide s'animait et se faisait presque souriant, quasi-miracle qui impression-

né, très acceptable. Elle avait pressenti qu'un obstacle viendrait de Lucien. Peut-être le jeune homme avait-il quelque amourette, quelque-une de ces liaisons éphémères de la vingt-troisième année que l'on ne rompt pas sans un déchirement de cœur!

—Ce serait lui faciliter une rupture nécessaire et qui s'imposerait, tôt ou tard, que de l'emmener brusquement, pour plusieurs mois.

—Et puis, la grande affaire, c'était pendant ce long temps, d'imposer au jeune homme la présence exclusive de celle qu'elle lui destinait pour femme; Camille avait de petits défauts, mais de réelles qualités; jolie, intelligente, bien conseillée et appuyée, sincère et aimante par surcroît, elle saurait bien se faire aimer.

Tel était le raisonnement de la vénérable douairière et Lucien ne se trompait pas en le reconstruisant tout entier dans son esprit.

Tout cela pour son bonheur, évidemment. Pouvait-il en vouloir à l'excellente femme qui, dans sa vie déjà longue, avait porté tant de croix et souffert à tant de douloureux devoirs!

Non, assurément. —Pourtant, il souffrait cruellement de la main mise de Mme de Fontenay sur sa liberté et il rêvait de pouvoir s'échapper et de s'élançer à fond de train vers la Maison-Grise.

Sa pensée s'hypnotisait sur la grille entrouverte et sur la vieille demeure si étrangement silencieuse et comme morte... l'image de Claire Barré, son amie chère qu'il évoquait sans cesse, lui semblait toute décolorée... et il frémissait d'impatience... et il avait peur...

Ah! bien certainement, pendant cette demi-journée-là, il ne s'initia guère aux détails de l'administration de la fortune des Fontenay, pas plus qu'à celle des Vonlangis, le jeune Lucien. Il n'avait pas la tête aux chiffres et aux préoccupations mobilières et immobilières.

Tout cela bourdonnait vainement autour de lui. Son esprit était ailleurs.

Le malheur voulut que les affaires de la marquise prissent la soirée toute entière.

La voiture ne rentra à l'hôtel qu'à la nuit tombante.

Impossible de courir à Jouy-en-Josas à cette heure tardive! Et le jeune homme, aux prises avec ses inquiétudes et ses pressentiments, ne savait s'il devait céder ou les combattre. Ils n'étaient peut-être pas justifiés après tout? Son excessive nervosité le poussait sans doute à de folles imaginations!...

Néanmoins, il prit la résolution de voir Claire Barré, coûte que coûte, dans la journée du lendemain et de lui faire part de ses sentiments et de ses projets. Si la jeune fille avait pour lui,

comme il l'espérait ardemment, un peu de cet amour tendre et fort qu'il sentait grandir dans son propre cœur, il s'engagerait avec elle, loyalement, fermement.

Et pendant le voyage d'Irlande, il saurait faire comprendre à la marquise de Fontenay que sa foi était donnée et qu'il ne trahirait jamais son serment.

Ces dispositions bien arrêtées dans son esprit, Lucien éprouva un grand calme et il dormit d'un bon sommeil.

VI LA DELIVRANCE.

Au jour, le jeune homme partit allègrement dans la direction de la Maison-Grise.

Mais la malchance le poursuivait et en pénétrant dans le bois de Châtillon, il fut assailli par un orage épouvantable, un de ces orages de la fin du printemps où le tonnerre, la pluie, la grêle, le vent, tous les éléments déchaînés, font rage à qui mieux mieux.

Il poursuivait quand même sa route, mettant une sorte de colère à lutter contre les obstacles qui se dressaient devant lui.

Mais la tempête eut vite raison de son courage. Littéralement trempé par les avalanches d'eau que déversait le ciel, aveuglé par les éclairs, il buta contre une branche d'arbre tombée en travers de la route et la chaîne de sa machine se rompit.

Précipité sur le sol, il se releva sans contusions bien sérieuses, mais dans un état épouvantable: plein de boue, les habits déchirés, hors d'état de poursuivre sa route autrement qu'à pied.

—Décidément, fit-il, en contemplant son désastre, le destin est contre moi!...

La route était absolument déserte: les fous et les amoureux pouvaient seuls se trouver dehors par un temps pareil. Point de secours à espérer.

Le village de Châtillon était encore distant de trois kilomètres au moins. La prudence commandait de rebrousser chemin, d'autant plus que l'orage ne paraissait pas disposé à calmer ses fureurs.

Lucien de Fontenay s'entêta: —Tant pis, j'irai jusqu'au bout!... adieu ce pourra.

Et relevant sa bicyclette fort mal en point et plus génoise qu'utile dans la circonstance, il l'emmena vers Châtillon courbant le dos sous les rafales de pluie, patageant dans les flaques boueuses, ses brodequins décolorés pleins d'eau et faisant "floc!... floc!..." à chacun de ses pas.

Patience et persévérance sont deux belles vertus et Lucien, après une demi-heure de marche très pénible, atteignit enfin les premières maisons de Châtillon et se rendit dans une auberge qu'il connaissait pour y avoir fait reposer quelques minutes.